

avait présentée au 2<sup>e</sup> symposium international du C.I.E.M. Dans ces deux communications, Mlle Narvaez étudie la *Tafçira*, l'un des ouvrages de cet écrivain morisque. Dans celle qui nous intéresse ici, il s'agit du passage de cette œuvre qui traite de « Jesus y María », présentés sous un aspect plus chrétien que musulman; il est vraisemblable que le Mancebo a utilisé des traditions orales et les évangiles apocryphes en plus de la tradition coranique. Le second document étudié par Juan Goytisolo et Luce Lopez Baralt, a été rédigé en castillan en 1609 par un morisque réfugié à Tunis : il s'agit d'un recueil de textes variés dont un traité religieux totalement musulman, de citations de poètes du Siècle d'Or, et enfin des impressions de son auteur sur son arrivée en Tunisie où il dut réapprendre l'arabe car il était totalement hispanisé, et s'intégrer à une culture islamo-arabe, nouvelle pour lui.

Bien que très différentes, toutes ces communications se complètent heureusement et constituent un volume très cohérent sur ce curieux support culturel qu'était l'*aljamía*, moyen de communication et moyen de protection d'une minorité ethnique et religieuse qui n'avait plus sa place dans la péninsule ibérique.

Chantal de la VÉRONNE  
(C.N.R.S., Paris)

**Al-Bašir IBN SALĀMA, *Nażariyyat al-taṭīm al-iqā'i fi 'l-fuṣḥā*, Tunis, al-Dār al-Tūnisiyya li'l-našr, 1984. 21 × 13,5 cm., 107 p.**

On a quelque scrupule à rendre compte de ce petit ouvrage (qui comporte en réalité 75 petites pages imprimées, équivalant à une quarantaine de pages de format usuel) car l'auteur déclare lui-même qu'il n'a aucune prétention scientifique, et qu'il s'agit plutôt de l'exposé de réflexions et d'intuitions qui sont les siennes depuis une quinzaine d'années, et qu'il faudra confirmer par des recherches précises (p. 12 et *passim*). L'idée de départ ne manque pourtant pas de séduction : les quelques auteurs véritablement créateurs en prose arabe littéraire (les noms les plus cités sont Ibn al-Muqaffa', al-Ǧāhīz, Ibn Rašiq, Ibn Ḥaldūn, Ṭāhā Ḥusayn), qui ont sauvé la *fuṣḥā* d'une sclérose mortelle (dont elle est encore aujourd'hui menacée) et ont su l'adapter aux besoins de leurs époques respectives, ont pu le faire en « nourrissant », pourrait-on traduire, leur phrase de leurs dialectes respectifs, et cela du point de vue du « rythme » (dialectes dont il est dit incidemment — p. 74 — qu'ils seraient issus de la *fuṣḥā*). Cet apport serait en même temps, si l'on comprend bien, ce qui ferait la « persanité » d'un Ibn al-Muqaffa' ou l'« égyptianité » d'un Ṭāhā Ḥusayn.

On reste malheureusement complètement sur sa faim quant à l'argumentation et quant aux exemples concrets. De longues digressions, d'ordres divers, ne nous sont pas épargnées; c'est le dernier chapitre, et en particulier les p. 94-101, qui est censé illustrer avec un peu plus de précision la thèse de l'auteur qui s'appuie sur une analyse prosodique de l'arabe empruntée à Muḥammad al-‘Ayyāṣī (référence p. 92 note 33). Mais là encore la démonstration tourne court et les quelques exemples donnés au cours du livre (y compris les considérations de Ṭāhā Ḥusayn — deux fois citées, mais sans référence précise — tentant de mettre en relation des rythmes prosodiques et des rythmes rhétoriques) sont rien moins que convaincants : on ne peut bien

sûr argumenter sur une phrase, et les embryons de considérations développées le seraient sans doute aussi bien à propos de n'importe quel auteur de n'importe quelle époque, car elles s'expliquent très vraisemblablement par des caractéristiques structurelles élémentaires de l'arabe. Un beau sujet, donc, mais qu'on a le sentiment, une fois l'ouvrage refermé, d'avoir à peine effleuré . . .

Jérôme LENTIN  
(Université de Paris X)

J. BRUGMAN, *An Introduction to the History of Modern Arabic Literature in Egypt*.  
Leiden, Brill, 1984. 16 × 24,5 cm., 439 p.

Ayant décidé d'imprimer un cours qu'il a donné, l'Auteur fournit un manuel sur environ un siècle de littérature égyptienne (1850-1950) : plan clair, informations précises. Chaque écrivain est présenté de la même façon : biographie, analyse des livres concernés, bibliographie.

Un premier chapitre introduit le lecteur dans les débuts de la Renaissance : toile de fond historique sous autorité ottomane, modernisation du pays avec la dynastie de Muḥammad 'Alī, distinction entre culture musulmane des pays arabophones et culture des pays modernes, majorité du matériau d'inspiration provenant de la culture occidentale, rôle des journaux et en particulier *al-Waqā'i* *al-Miṣriyya* de 1828, personnalité de Ḥasan al-'Aṭṭār décédé en 1835, traductions scientifiques d'al-Taḥṭāwī et compte rendu de son voyage en France.

On entre dans le vif du sujet avec le Ch. II : Les Néo-Classiques (p. 26-62). C'est l'époque où les Egyptiens découvrent les grands poètes abbassides et où débute le nationalisme arabe : al-Bārūdī puise dans ses lectures et dans la vie, Šawqī colle à la réalité politique du moment mais reste populaire pour sa musicalité, Ḥāfiẓ, exprimant des sentiments communs, demande d'abandonner la tradition et le fait peu. Maṭrān, le Libanais, innove réellement par son lyrisme personnel et son souci de l'unité du poème. Au même moment, la prose suit un mouvement bien plus lent dans la néo-*maqāma* et la néo-*risāla* (ch. III, p. 63-93) : 'Alī Mubārak et Muwayliḥi dans le premier genre, Fikrī et Manfalūṭī dans le second.

Les deux chapitres suivants sont consacrés à la poésie : Ecole du Diwān (p. 94-150) et Groupe Apollo (p. 151-204). Ils veulent exprimer la vie émotionnelle du poète sous l'influence de la poésie anglaise. L'Ecole syro-libanaise de la migration américaine a son importance dans cette découverte : l'imagination, la liberté commencent à avoir leurs droits. Devant ces diverses sources d'inspiration, on s'accuse mutuellement de plagiat : le romantisme vient bien de l'extérieur. Šukrī, 'Aqqād, Māzini d'un côté, Abū Šādī, Nāḡī, Tāhā de l'autre. De belles empoignades, mais des expériences prosodiques timides : utilisation des strophes pour les traductions, mélange des mètres, emploi d'un paradigme unique. Les étapes de l'évolution sont claires, de l'approche subjective à l'identification à la masse.

Le roman et la nouvelle font l'objet des quatre chapitres suivants (p. 205-320). Le conte est bon pour la populace, pensent les intellectuels de l'époque, d'où la méfiance moralisante pour les genres importés en prose. L'essai, avec Nadim, va plus vite. Les migrants chrétiens (Zaydān, Anṭūn, Ṣarrūf) imposent le roman. Les journaux les diffusent en feuilletons et préparent la voie